LE

Château de Balmoral

Lorsque la reine Victoria voyage à l'étranger sous le pseudonyme transparent de comtesse de Balmoral, elle ne prend pas un nom de fantaisie. De tous les titres officiels que porte la souveraine du Royaume-Uni, aucun ne répond mieux à une réalité. A Buckingham Palace ou à Windsor, Sa Majesté n'est que l'usufruitière d'un château de la Couronne; elle n'a pas le droit de déplacer une cloison ou d'abattre un arbre sans l'autorisation d'un haut dignitaire de l'Etat, choisi par le premier ministre et obligé de se retirer avec lui lorsque le cabinet est renversé par un vote du Parlement. Dans ses domaines d'Ecosse, la Reine, au contraire, n'est plus obligée de compter avec le Lord Steward et le "Bureau du Tapis vert", qui exercent un contrôle vigilant sur les palais de la liste civile, elle est tout à fait chez elle, aucune fiction de droit constitutionnel ne l'empêche de jouir à sa guise des biens qu'elle a achetés sur ses économies.

L'acquisition de Balmoral date de 1848. Les médecins de la Reine, à bout de remèdes, avaient eu l'idée de l'envoyer aux eaux de Pananich. Cette station thermale, autrefois célèbre, était depuis longtemps en pleine décadence; elle n'était plus à la mode, elle ne guérissait plus les malades. Ajoutons bien vite qu'à partir du moment où une souveraine vint demander le rétablissement de sa santé à ces sources tombées naguère dans le plus complet oubli, elles retrouvèrent comme par miracle leurs anciennes vertus curatives. Des milliers d'Anglais, impatients de s'abreuver à des eaux honorées de la confiance de la Reine, prirent chaque année le chemin des Highlands; des hôtels, des cottages, des maisons meublées, et bientôt une ville toute neuve s'élevèrent comme par enchantement sur les bords de la Dee.

Au cours de leurs excursions à travers un pays qui était encore un désert, le prince Albert et la Reine découvrirent Balmoral. C'était un vieux petit château délabré dont les ruines ressemblaient à un décor ajouté par la main des hommes pour rendre plus pittoresque encore l'un des sites les plus admirables du nord de l'Ecosse.

Tout cela, dit la Reine dans le *Journal de ma vie sur Highlands*, était si calme, si réconfortant à contempler; un air si frais et si pur souffluit de la montagne! Tout respirait la liberté et la paix, tout invitait à oublier le monde et ses douleurs et malfaisants tumultes.

Un mari a, en général, de la peine à résister à un désir de sa femme, surtout quand elle porte une couronne royale. Le prince Albert entra en pourparlers avec les propriétaires de Balmoral et leur acheta le vieux castel et ses dépendances moyennant une somme de sept cent quatre-vingt-sept mille cinq cents francs. La superficie totale du domaine était de quatre mille hectares, le prix n'avait, par conséquent, rien d'exagéré. Avant de devenir la propriété privée du mari de la Reine, ces terres avaient appartenu à sir Robert Gordon, frère de lord Aberdeen, le célèbre ministre, et à la famille des comtes de Fife, qui, elle-même, les avait reçues de la Couronne dans le partage des dépouilles de John Erskine, comte de Mar, dont les biens avaient été confisqués à la suite du soulèvement de 1715.

Dans la suite, le domaine acheté par le prince Albert a fait tache d'huile. La Reine, ayant manifesté le désir d'annexer à ses propriétés d'Ecosse la forêt de pins de Ballochbuie, a été obligée de prélever sur sa cassette une somme de deux millions cinq cent cinquante mille francs pour satisfaire cette royale fantaisie.

Il y a quelques siècles, un comte de Mar avait vendu la même forêt à un ancêtre des Farquharsons d'Invercauld moyennant un superbe plaid en tartan à carreaux écossais. Le prix des terres a augmenté dans les Highlands depuis que les grands seigneurs du pays aliénaient leurs domaines à si bon marché. La reine Victoria et le prince Albert ne se contentèrent pas d'acquérir pour eux-mêmes des terres et des bois autour de leur résidence d'Ecosse; pendant l'enfance de leur fils aîné, ils affectèrent plusieurs annuités de sa dotation à l'achat des châteaux d'Abergeldie et de Birkhall, qui appartenaient à une branche cadette de la famille des Gordon. De ce temps-là, le prince de Galles faisait des économies; il est vrai qu'il était mineur. Les propriétés qui appartiennent à la reine Victoria ou à l'héritier de la Couronne occupent sur les bords de la Dee une superficie de vingt-cinq kilomètres de long sur huit kilomètres de large. Toutefois, il est à remarquer que le domaine d'Abergeldie reste grevé d'un droit de retour au profit de la descendance de ses anciens propriétaires et n'a été aliéné qu'à titre de bail emphytéotique de très longue durée.

Epoux modèle, père vigilant, homme d'Etat circonspect et avisé, le prince Albert fut un artiste médiocre. C'est lui qui, sous le prête-nom d'un architecte d'Edimbourg très peu connu de son vivant et complètement oublié après sa mort, a dessiné les plans et dirigé la construction du château de Balmoral.

Chaque année, dit la reine Victoria dans le *Journal de ma vie*, mon cœur s'attache davantage à ce cher paradis. Je l'aime d'autant plus qu'il a été entièrement créé par mon cher Albert. Tout vient de lui, tout est son œuvre. Les façades, la distribution intérieure, l'installation, tout est de lui.

Ce château, que la Reine, dans un élan d'admiration et de tendresse conjugale, appelait "un paradis", n'est pas une merveille d'architecture. C'est une tentative assez lourde qu'un prince très érudit, mais dont la vocation artistique laissait à désirer, a faite pour concilier le style féodal des anciens castels écossais du moyen âge avec les exigences de la vie moderne. Ce fouillis de tourelles trop étroites et de pignons pointus est également dénué d'élégance et de grandeur. En revanche, le granit gris clair des façades a parfaitement résisté aux intempéries et conserré sa couleur primitive. L'édifice paraît construit d'hier, bien qu'il ait près d'un demi-siècle d'existence. Ce qu'il y a de plus beau dans ce palais, ce sont les matériaux qui ont servi à le construire.

L'engouement de la Reine pour une résidence où elle passe cinq mois chaque année n'en est pas moins facile à justifier. La nature a entouré Balmoral d'un merveilleux décor que n'eût pu lui donner un architecte de génie. Des fenêtres des appartements royaux la vue s'étend, du côté de l'ouest, sur des jardins à terrasses qui descendent jusqu'à la rivière, et au-delà se perd à l'horizon lointain dans ce bleu unique qui ne se trouve que dans les paysages des Highlands. Du côté du nord, le coup d'œil est plus admirable encore: une colline presque taillée à pic et couverte de bouleaux forme une sorte de mur naturel qui sert de limite au parc et au jardin du château, tandis qu'à l'arrière-plan se dessine une seconde ondulation de terrain beaucoup plus élevée que la précédente.

Sur la première de ces hauteurs qui s'appelle le Craig-Gowan, la Reine a fait élever, suivant l'usage écossais, un *cairn*, c'est-à-dire un amas de pierres sèches qui grossit à chaque nouveau mariage célébré dans la famille royale. Ce monument a déjà pris des proportions imposantes et si l'activité matrimoniale des Cobourg d'Angleterre se maintient encore pendant quelques générations, le *cairn* de Balmoral finira par épuiser toutes les carrières des monts Grampians. C'est au haut de ce monticule que s'allument les feux de joie destinés à annoncer, suivant l'ancienne tradition, aux fidèles Highlanders les succès des armes britanniques. La première fois que la cime du Craig-Gowan s'est illuminée par ordre de la Reine, c'était pour célébrer la prise de Sébastopol, et la dernière fois c'était en l'honneur de la victoire du Tell-el-Kebir.

Derrière cette colline apparaît la masse plus imposante du Craig-Lourachan—le mont aux Renards—qui sert de piédestal à une pyramide de granit élevée à la mémoire du prince Albert. Toujours lui, lui toujours.

Un peu plus loin s'élève le Loch-Nagar dont le sommet se perd dans les nuages. Pendant sa jeunesse, la reine Victoria entreprenait volontiers de périlleuses ascensions. C'est elle qui a mis à la mode l'art d'escalader les montagnes. En 1848, elle n'était pas arrivée depuis une semaine à Balmoral qu'elle ne pouvait résister à la tentation d'aller prendre un bain de brouillard au haut du pic que les vers de Byron ont rendu célèbre.

Quelques années plus tard, elle est montée au haut du Morven qui a été également chanté par le grand poète, mais dans le *Journal* où la souveraine enregistrait les plus petits détails de ses excursions avec l'exactitude d'un Dangeau opérant pour son propre compte, aucune réminiscence des poèmes de Byron n'a vibré dans le fond de son âme. Les chefs-d'œuvre du paria de l'aristocratie brytannique n'ont jamais trouvé grâce auprès de la cour d'Angleterre. Ils sont restés proscrits après sa mort, comme ils l'avaient été de son vivant.

La Reine a depuis longtemps renoncé aux longues excursions. Son âge ne lui permet plus d'étudier sur place les sanglantes péripéties de l'histoire d'Ecosse, dramatiques comme une pièce de Shakespeare, poétiques comme les lacs et les montagnes qui leur ont servi de décor. De longues années se sont écoulées depuis que l'héritière de la maison de Hanovre prenait plaisir à retrouver la place où Macbeth avait été tué par Macduff, ou à suivre sur le terrain les campagnes et les aventures de Charles-Edouard en ayant pour guide Cameron de Lochiel, l'arrière-petit-neveu du véritable chef de l'insurrection de 1745.

Oui, dit la Reine dans son *Journal*, c'est avec une sorte de respect que je sens revivre autour de moi ces événements dans ce magnifique pays que je suis fière d'appeler le mien et où tant de preuves de dévouement et de fidélité ont été prodiguées à la famille de mes ancêtres—car le sang des Stuarts coule dans mes veines, c'est moi qui les représente maintenant et ce peuple m'est aussi dévoué, aussi fidèle qu'il l'était à cette race infortunée.

Ce curieux passage révèle la véritable pensée de la souveraine. La châtelaine de Balmoral tient à prouver à ses sujets du Nord qu'elle est bonne Ecossaise. On chercherait en vain autour de Balmoral un cordon de factionnaires chargés de défendre les abords de la résidence royale et un poste de soldats prêts à prendre les armes à la première alerte: le petit détachement de highlanders qui est censé garder la Reine tient garnison dans la petite ville de Ballater, à quinze kilomètres du château. Il est impossible à des militaires de se tenir à une plus respectueuse distance pour veiller sur la sécurité de leur souveraine. Sa Majesté tient à prouver que ses sujets d'Ecosse lui inspirent la plus entière confiance; peut-être serait-elle obligée de prendre plus de précautions si elle avait jugé à propos de faire construire un château en Irlande et d'y résider cinq mois tous les ans.

On sait combien la foi presbytérienne est restée vivace dans la patrie de John Knox. Aussi pour donner un gage aux convictions religieuses des Highlanders, la châtelaine de Balmoral ne néglige-t-elle jamais de se rendre chaque dimanche à l'église de Carthie où les offices sont célébrés suivant le rite des protestants d'Ecosse.

L'édifice construit en 1806, dit un collaborateur du *Harper's Magazine* qui a visité le château de Balmoral et ses environs, est à l'extérieur et au dehors du style presbytérien le plus pur. La reine et les membres de sa famille qui résident avec elle à Balmoral occupent le premier banc de droite; le prince de Galles et en suite, le premier banc de gauche. Aucune barrière ne s'élève entre les places réservées à la famille royale et les rangées de sièges où les paysans et les pauvres prennent place. Le plus misérable habitant de la paroisse qui vit dans une hutte de terre construite au sommet de la colline a le droit d'occuper son siège à l'église et de coudoyer Sa Majesté dans la maison de Dieu.

La décoration intérieure de l'édifice se réduit à une garniture de drap rouge sur les dossiers des bancs réservés à la famille royale et à deux vitraux offerts par la reine Victoria; l'un représente David jouant de la harpe, l'autre saint Paul armé, on ne sait pourquoi, d'une grande épée.

Des jeunes ministres du culte choisis dans la fleur du clergé d'Ecosse viennent à tour de rôle prononcer un sermon devant Sa Majesté qui, pendant son séjour à Balmoral, manifeste des tendances presbytériennes dont le grand Knox a le droit de se réjouir du fond de son tombeau.

Sur les bords de la Dee, la consigne est d'être Highlander et, en sa qualité de duc d'Edimbourg, le second fils de la Reine était obligé d'être encore plus Ecossais que ses frères. Ses exploits à la chasse sont restés célèbres parmi les tenanciers du domaine royal.

Pendant les trois semaines qui ont précédé son mariage, le prince tua cinquante cerfs, dit M. Hunter dans l'inénarrable article qu'il a publié sur le château de Balmoral dans le *Harper's Magazine*.

A cette époque-là, le jeune capitaine de vaisseau dont l'avancement avait été des plus rapides, était un chasseur intrépide et infatigable. En sa qualité de marin, l'eau ne lui faisait pas peur et il n'hésitait pas à se mettre à la nage dans le lac de Dhuloch afin de s'emparer d'un cerf blessé à mort. Les crampes produites par la sensation de froid que provoquent en hiver ces bains improvisés paralysent parfois les mouvements des nageurs et rendent ces exercices extrêmement dangereux. Grâce à de pareils exploits, le second fils de la Reine était devenu l'idole des Highlanders.

Aujourd'hui, le duc d'Edimbourg est devenu le duc de Saxe-Cobourg-Gotha et ne se croit plus obligé de prendre des rhumatismes pour se rendre populaire parmi les Ecossais. De son côté, le prince de Galles commence également à sentir le poids des années et ne chasse plus le cerf qu'à l'affût.

Les vieux rites prescrits par la vénerie écossaise n'en continuent pas moins d'être observés à Balmoral. Les fils, les petits-fils et les gendres de la Reine, en costume de Highlanders et tenant à la main une torche allumée, prennent la tête du cortège aux flambeaux qui défile pendant la nuit devant le cadavre du cerf et donnent le signal de la danse nationale.

Chaque année, pendant la nuit du 31 octobre au 1er novembre, des centaines de torches s'allument autour de la résidence, afin de purifier l'air des charmes malfaisants qui ont été répandus par les sorcières. L'Ecosse cesserait d'avoir sa raison d'être s'il n'y avait plus de sorcières dans la patrie de Macbeth.

A une jeune fille la veille de son Mariage.

Or çà, vous allez donc—ô ma petite amie!—
Vous que je fis, enfant, rauter sur mes genoux,
Prononcer, d'une voix plus ou moins raffermie,
Le "Oui", le "Oui" fatal qui vous donne un [époux!

Par ce petit mot là si rapide et si grave
Vous allez, dès demain, vous unir à celui
Qui vous semble, entre tous, beau, tendre, noble
[et brave....
Et pour vous le grand jour du mariage à lui!

Regardez: pour fêter votre frais hyménée
La nature sourit harmonieusement,
Et le divin Printemps, jeunesse de l'année,
A votre jeune amour offre un cadre charmant.

Paris, sortant enfin d'un long hiver morose,
Revêt un gai manteau fait de mille couleurs;
Des nuages légers flottent dans le ciel rose....
C'est le temps des rayons, des chansons et des [fleurs.

A l'hymne universel de la nature en fête,
Aux chants harmonieux des plaines et des bois,
Moi—que pour mes péchés le ciel a fait poète—
Moi, votre vieil ami, je viens mêler ma voix.

J'appelle de tout cœur sur votre tête blonde,
Sur l'auréole d'or de vos cheveux tressés,
La somme de bonheur la plus grande en ce monde
Et l'accomplissement des rêves caressés!

Ah! ces rêves exquis, rêves de jeune fille,
Ils se ressemblent tous un peu, j'en suis bien sûr,
Et, donnant éclos au sein de la famille,
Vont au même horizon, montant au même azur!

Oui, tout cela, vous rêves, en vos âmes sereines,
L'idéal absolu du mariage humain:
Partage de bonheurs et partage de peines.
Beaux songes sans réveil, beaux jours sans lens [demain!

Oui, pressentant trop bien ces tendresses de [femme,
Toutes vous l'appelez, ce bienfaisant appui
D'un compagnon dont l'âme est le cœur de votre [âme,
Et qui se donne à vous en vous prenant à lui!

Et plus encor, malgré ces tristesses sombres,
Son mystère à vos yeux étrange et redouté,
O vous que le ciel fit pour devenir des mères,
Vous rêves au bonheur de la maternité!

Vous en voulez à vous, de ces chérubins roses;
C'est là votre désir entre tous triomphant....
Dieu met un complément suave à toutes choses:
A la fleur, le parfum; à la femme, l'enfant!

A vous le vrai bonheur, le seul que rien n'en- [tame,
Fait d'estime profonde et de nobles amours....
Adieu, petite fille!.... Et salut à Madame,
Madame dès demain,—Madame pour toujours!

Mondanités.

Un mariage et quelques parties de cartes, tel est à peu près le résumé de la semaine.

Le temps, devenu plus frais, notre boulevard, cet élégant rendez-vous où circule tout ce que la Nouvelle-Orléans compte de promeneurs, revoit enfin ses habitués. Ces derniers rapportent des voyages qui les ont reposés des travaux de l'année, un regain de santé et d'entrain, et reviennent mieux préparés à recommencer les luttes pour la vie. Ils sont heureux de traverser à nouveau la vaste avenue où on rencontre à chaque pas un visage ami, et où on peut faire bonne et ample moisson d'observations. Les préoccupations de l'été, passées, il en est d'autres dans lesquelles les plaisirs tiennent la première place. Parmi ceux-ci il faut, avant tout autre, compter la chasse, qui en cette saison a la faveur générale. Le chasseur matinal, tout en se livrant à son passe-temps favori, a le double plaisir de voir lever l'aurore et de respirer les parfums balsamiques des pins, et c'est déjà une compensation à bien des ennuis. Est-il souvent heureux? C'est ce qu'on ne sait jamais. Mais, qu'importe après tout où il s'approvisionne; si, malgré de rares instants de veine heureuse, la carnassière ne revient pas vide, que peut-on demander de plus à ces fervents disciples de Nemrod?

Des presses de jardin m'arrivent à l'oreille:
La grive fait scandale, et la vigne, merveille.
L'une, sans retenue, absorbe les raisins:
L'autre tient cachant à l'ombre de sa treille,
Pour tous les oiseaux ses voisins.
C'est un bruit! Jeux, combats, chansons, amours, [murmures!
Mais tout finit!.... le temps vient, avec ses [injures:
La vendange à la vigne étera sa valeur:
Et la grive, endormie auprès des grappes mûres,
S'éveillera chez le chasseur!

En attendant que l'hiver nous ramène les plaisirs bruyants du monde, et les causeries intimes autour du foyer, laissons les jeunes filles qui sont en droit de le faire, rêver bals et soirées.

Mlle Amire Hopkins est partie mercredi pour Biloxi, où l'attendait Mme Aristide Hopkins, chez qui elle va passer une quinzaine de jours.

Le Juge et Mme E. D. White, venant d'Europe, où ils ont voyagé cet été, sont attendus à Washington, D. C.

M. et Mme Alfred Gillis sont de retour de la Passe Christian, Miss.

Les fiançailles de Mlle Jeanne Labarre et de M. Roux sont annoncées.

M. et Mme Warren Kearney sont attendus de la Caroline du Nord, où ils ont séjourné cet été.

M. et Mme Eugène B. LaPice de Bergondy, de Lauderdale, étaient de passage à la Nouvelle-Orléans la semaine dernière.

M. et Mme Maurice Brierre se sont rendus, pour y passer environ deux semaines, à Mandeville, où se trouve la maison de campagne de M. et Mme Louis Burthe.

Attendus très prochainement de Biloxi, Miss.: M. et Mme P. A. Lelong.

Mme Wm J. Orthwein a quitté la Nouvelle Orléans pour se rendre à St-Louis, où elle était attendue chez ses parents.

Le juge et Mme F. King sont arrivés de Citronnelle, Ala, mercredi.

Mlle Kate McCall est attendue ces jours-ci de New-York où elle a passé quelque temps en quittant la Virginie.

Mercredi, M. Wm. P. Richardson est arrivé de Paris, France, où il a laissé Mme Richardson et sa fille qui feront un séjour de quelque durée dans la capitale.

Mlle Ada Favrot qui vient de Baton Rouge, est arrivée mercredi à la Nouvelle Orléans, et est descendue à l'hôtel Pickwick

Mlle Lulu Hall est actuellement à Asheville, Caroline du Nord.

Vendredi, le 18 septembre, Miss Mignon Goodrich fêtait son neuvième anniversaire, et à cette occasion Mme L. D. Goodrich avait convié une vingtaine d'enfants à une très brillante réception donnée à Claiborne Cottage, Covington. Dans cette gracieuse assistance souriante et enfantine il régnait une gaieté qui faisait plaisir à voir. Après s'être amusés à divers jeux, les enfants ont pris place autour d'une table des mieux ornées, chargée de gâteaux, crèmes et bonbons aux mille formes. La pièce du centre était typique, étant composée de cannes à sucre, reliées par de longs rubans, rose et bleu. A la place de chaque invité se trouvait une mignonne corne d'abondance contenant des bonbons. Un gâteau entouré d'autant de bougies que la fillette compte d'années a fait l'admiration de tous. La soirée s'est terminée par un joyeux *donkey party* dont les prix ont été gagnés par Mlles Mamie Claiborne et M. Numa Hébert. Les invités étaient: Mlles Florence et Corinne, Bertes Marion et Adèle Flower, Mamie et Lucie Claiborne, Laura et Susie Merrick, Yvonne Goodrich; et MM. Tom. et Gaston Lanaux, Numa et Clay Hébert, Robert Nicholas, Omer Claiborne et Edwin Merrick.

Venant d'Europe, où elle a passé plusieurs mois, Mlle Sue White est arrivée mercredi à Washington, D. C.

Mme J. Infante et Mlle Inez Infante sont actuellement à New York.

M. et Mme George Morrison viennent d'arriver de Hammond, Lne., où ils étaient en visite chez Mme Wm Muller.

Mlles Camille et Louise Gibert sont arrivées de la Baie St-Louis.

M. G. W. O'Connor est en ce moment à New York.

Venant de New York où il était allé assister au mariage de sa sœur, M. Walter Lee Simmonds est arrivé dans notre ville, ces jours derniers.

M. Allen Eustis a quitté la Nouvelle-Orléans pour se rendre à Yale.

Mlle Margot Tolédano, qui a passé l'été à la campagne, chez des amies, est arrivée récemment.

M. et Mme Albert J. Dufour ont pris possession de leur nouvelle résidence rue Johnson, près Esplanade.

Mardi, M. et Mme Albert J. Laplace sont venus de St-Jean-Baptiste et passeront quelques jours à la Nouvelle-Orléans.

M. Lucien Voorhies, dont l'absence a duré plusieurs semaines, vient d'arriver de Asheville, Caroline du Nord.

Le général Fred Myles est de retour d'un court séjour à Port Gibson, Miss.

Mlle Gastonia Bienvenu est de retour de Biloxi, Miss., où elle a fait un charmant séjour.

Au nombre de ceux qui sont récemment partis pour Yale, se trouve M. Rathbone DeBays.

M. Thos Hem Anderson est arrivé durant la semaine, de Galveston, Tex.

Arrivés hier de Covington, Lne, M. et Mme Carey W. Nicholas et Mme L. D. Goodrich.

M. Percie H. Davis est arrivé de New York.

Le Juge et Mme Thos. J. Semmes sont attendus de l'Europe, où ils ont beaucoup voyagé.

Le mariage de Mlle Lucie Villeré avec M. Bernard Zeeman, aura lieu le 29 octobre.

M. Edwin Miltenberger est arrivé de New-York, où il était depuis quelque temps.

M. et Mme Paul Capdevielle et leur famille sont de retour de la Baie St-Louis, Miss, depuis jeudi.

La semaine dernière, M. Vic. Demonrelle est revenu de New York, où son séjour a duré quelques semaines.

Mlle Alma Forstall, qui était chez Mme Paul Gelpi, à Biloxi, est de retour en ville.

Mlle Marie Woods revient d'une tournée faite au Tennessee et en Virginie.

M. Harry K. Johnson est de retour de Greenville, Miss.

M. Fernand Lepeyre, qui revient d'Europe est rentré à la Nlle-Orléans depuis quelques jours.

Sont à New York, en ce moment, M. et Mme W. J. Montgomery.

Mlle Maggie Poché est partie pour St-Louis, Mo., où elle était attendue chez des amies.

Les demoiselles Hincks prolongeront leur séjour à Covington, Lne., jusqu'à la fin d'octobre.

Mme Geo. L. Crandell est arrivée de Ashville, Caroline du Nord, durant la semaine.

M. G. W. Nott est de retour de New-York.

C'est en novembre qu'aura lieu le mariage de Mlle Marie Fuqua avec M. Austin Wesley Pollard, de Paris, Tex.

M. Ernest T. Florance est arrivé du Nord, ces jours passés.

M. E. Conery et sa famille, venant de la Passe Christian où ils ont passé l'été, ont regagné leur home à la Nouvelle-Orléans.

Le juge et Mme Ernest Miltenberger vont bientôt prendre possession de leur nouvelle résidence de la rue St-André.

M. San Remo Scocla était récemment l'hôte de M. et Mme John F. Markey, à la Baie St-Louis.

M. et Mme Allison Owen sont à Claiborne Cottage, Covington.

Mme Emile Legendre et sa famille arriveront cette semaine de la Virginie.

Sont arrivés d'Angleterre, mardi: Mme Alfred Le Blanc et ses fils.

M. et Mme Thos Hardie sont arrivés mercredi de la Passe Christian, Miss.

M. et Mme Von Tuscake sont revenus de Biloxi, mardi.

M. et Mme Franz Hayne sont les hôtes du Capt. et Mme John Poitevant, à Pearlington, Miss.

Mme T. S. Kennedy arrive de Pensacola, avec sa mère, Mme Mallory.

Mme Paul Robelot est de retour de Mississippi City, où elle était allée voir Mme W. C. C. Claiborne.

Mercredi, Mme T. L. Bayne est revenue de Tate Springs, Tenn., avec ses enfants.

Mme Charles Claiborne et sa famille sont de retour de Covington, où elles ont passé quelques semaines.

Mme G. Townsend et sa fille, Mme Stanton, sont parties pour le Mexique.

Sont arrivées de la Baie St-Louis: Mme Générelly et sa fille, Mlle Laurence Générelly.

M. et Mme Gaston De Lassus, de St-Martinville, sont les hôtes de M. et Mme Emile de Lassus.

Mme E. Bright est en visite chez Mme Atwood Violett, à Philadelphie, Penn.

Le cinquantième anniversaire de la fondation du couvent du Mont Carmel, à Lafayette, Lne., sera célébré avec pompe le jeudi, quinze octobre. Une grand'messe y sera dite à 9 heures, et à l'issue de la cérémonie religieuse, un dîner sera offert aux invités.

Mlle Anita Withers arrivera très prochainement d'Europe où elle a passé l'été à voyager.

Mme Wiltz et Miles Marietta et Lydia Wiltz sont revenues de Waveland, Miss. où elles ont séjourné toute la saison.

Mme Joseph Degrange est de retour de la Baie St Louis.

Le juge et Mme Nicholas Rightor qui sont arrivés vendredi de Rossville, Tenn., vont occuper une fort jolie résidence, au coin des rues Coliseé et Berlin.

Au nombre des passagers de Louisiana, qui est parti pour New York mercredi, se trouvait M. T. C. Herndon.

Le Dr et Mme R. A. Bayley se sont rendus, la semaine dernière, à Lake Geneva, Wis., où ils resteront quelques semaines.

Sont arrivées la semaine dernière de Biloxi, Miss., où leur séjour a duré quelques semaines: Mlle Evélina Byrd et sa petite nièce, Evelyn.

Le voyage au cours duquel Mlle Nellie Young, une de nos jeunes filles les plus accomplies, a parcouru plusieurs villes du Nord et de l'Ouest, a pris fin la semaine dernière. Mlle Young qui s'est vouée à l'enseignement est mise au rang des professeurs les plus distingués de notre ville.

M. et Mme Gasquet, en ce moment à Paris, France, avec leurs filles, comptent s'embarquer vers la mi-octobre, pour rentrer à la Nlle-Orléans.

Le Dr Ernest Lewis est arrivé d'Europe après une absence de plusieurs mois. A son retour de Genève, Suisse, où il avait assisté au Congrès Médical, il s'est rendu à Paris, France, dont il a visité les curiosités et dont il revient charmé.

Sur le désir qu'en avait exprimé quelques personnes, Mme Michel, 1310 Chemin du Bayou, a gracieusement mis à leur disposition ses salons, dans lesquels aura lieu, lundi, le 28 septembre, de 1 à 4 heures, un "Progressive Euchre," dont le produit est destiné à une œuvre pie. Un plaisir qui se double d'un bienfait n'est pas chose très commune, et il est à présumer que les invités de Mme Michel ne laisseront pas échapper l'occasion qui leur est offerte d'aider le prochain tout en s'amusant.

Mme Alfred Grima et ses enfants sont attendus très prochainement de la Passe Christian, où ils ont passé l'été.

Mme M. Seixas et Mlle J. Seixas sont de retour de la Caroline.

M. et Mme Sam Gautier qui ont séjourné à Biloxi tout l'été, sont à la Nouvelle-Orléans depuis quelques jours.

Mlle Jeanne Forestier est de retour de la Passe Christian, où elle a passé l'été avec Mme Lionnet.

Parmi les derniers arrivés d'Ocean Springs, Miss., se trouvent M. et Mme Géorge Hoffman.

Mlle Lillie Mehle reviendra de Philadelphie, où elle est actuellement, vers la fin de ce mois.

Mlles Stella et Palmyre Hopkins sont arrivées de Mandeville, Lne.

Mme B. Bowling est attendue de New York.

Mlle Célestine Dolbonde est arrivée de Mandeville, Lne, où son séjour chez Mme (Dr) Charles Fagot a été des plus agréables

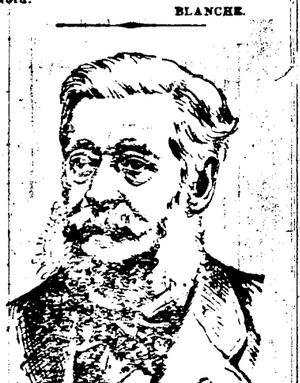
Lundi, M. et Mme William T. Hardie sont arrivés de la Passe Christian, Miss.

Mme Garrett Brown recevait jeudi dernier en sa résidence de la rue Jackson les membres du Midsummer Progressive Euchre Club. Les prix ont été gagnés par Mme Edgar Loche, Mlle K. Salter et Mme Pitcher. La prochaine réunion aura lieu chez Mme Gore.

Le juge et Mme Frank Monroe sont de retour de la Passe Christian, Miss., où ils étaient en villégiature.

Mlle Louise Morsi est arrivée la semaine dernière de Salada, Caroline du Nord.

BLANCHE.



BARON ALPHONSE DE ROTHSCHILD.

Décorations russes.

Nous avons annoncé que l'empereur de Russie venait de donner la décoration de l'Aigle-Blanc au baron Alphonse de Rothschild.

L'Aigle-Blanc n'a qu'une classe, les chevaliers, comme la Jarretière et la Toison-d'Or. Il se porte avec l'écharpe, comme les grands cordons, et la plaque.

C'est l'ordre le plus ancien dont dispose la Russie, mais ce n'est pas un ordre d'origine russe. Il a été fondé en 1325 par Ladislas IV, roi de Pologne, et est resté un ordre polonais jusqu'en 1832. Le ruban est bleu clair. Les chevaliers prennent rang après ceux de Saint Alexandre-Newski.

Le premier des ordres russes est celui de Saint André, fondé en 1698 par Pierre le Grand. Il ne comprend qu'un petit nombre de chevaliers, se porte également avec l'écharpe et la plaque, et n'est accordé qu'aux souverains ou aux personnages éminents qui ont rendu de grands services.

Cet ordre confère tous les autres ordres russes. Le ruban est bleu clair comme le précédent.

L'ordre de Saint-Alexandre-Newski, fondé également par Pierre le Grand en 1722, ne comporte que des chevaliers. Il est des plus appréciés et ne se donne que rarement. Le ruban est rouge, comme celui de la Légion d'honneur.

Viennent ensuite: l'ordre de Sainte-Anne, qui date de Paul Ier et vient du Schleswig-Holstein; celui de Stanislas, qui vient de Pologne comme l'Aigle-Blanc; celui de Saint-Georges, fondé par la grande Catherine, et celui de Saint-Vladimir, fondé par la même impératrice à l'occasion de son couronnement.

Saint-Georges est réservé aux officiers, Sainte-Anne et celui qu'on donne de préférence aux étrangers. Sainte-Anne et Stanislas ont trois classes; Saint-Georges et Saint-Vladimir en ont quatre.

---

ser que tu serais aussi sensible aussi! que tu parlais sérieusement, alors que je croyais qu'il n'y avait de ta part que badinage!.... Rends toi compte de mes sacrifices: pour toi, j'ai renoncé à tout, à tout; j'ai vécu, éperdue et bouleversée depuis un an, dès le lendemain de l'affreux événement, dans une retraite absolue; pour toi, j'ai quitté brusquement le théâtre, alors que j'avais un rôle merveilleux à créer; j'ai fui le monde, le luxe, le tapage de ma vie, qui avait bien son charme; je me suis confinée dans la retraite, l'appartenant tout entière.... Je peux bien t'assurer que ton souvenir ne m'a pas abandonnée une minute, que je me réveille souvent, la nuit, pleine d'épouvante.... Et, alors, il me semble te revoir avec ta large blessure au front, blême et sanglant.... Qu'est-ce qu'il te faut, pour que cette horrible vision ne me hante plus, pour que j'arrive à ne plus me considérer comme ta meurtrière?.... Mes amis ne me reconnaissent plus, se demandent si je suis devenue folle, quand je ne veux même plus leur rendre, de loin, leur salut, tant je suis à toi, —rien qu'à toi!... Vois-tu, ce n'est pas ordinaire, un accablement comme celui-là!

(Un silence. Comme elle a été au théâtre, la dame se trouve quelque chose comme une héroïne, encore que sa tristesse soit sincère, et elle a un petit mouvement de vanité à l'idée d'une douleur si peu commune, quasi exceptionnelle. Malgré elle, instinctivement, son geste s'est fait large, dramatique, et elle est restée figée en une attitude tragique. Mais personne ne la voit, et elle a, pour de bon, un sanglot.)

Pauvre Robert! C'est que sa fin n'a pas été ordinaire, non plus! Dieu! je revois tout: ce soir où il me reconduisait chez moi, après le théâtre, si pressant, si gentil,—car il était joli garçon,—et où, arrivé devant ma porte, il me suppliait de n'être pas cruelle.... Il y avait si longtemps, répétait-il, qu'il m'adorait!.... Comment ai-je été si farouche, quand au fond du cœur j'avais envie de céder?... Peut-être parce qu'il y avait quelque chose de délicieux dans l'attente, dans le prolongement du désir que j'éprouvais, moi aussi!.... Mes paroles mauvaises démentaient ma pensée, et j'étais exquisement émue alors qu'il prenait mes mains et les couvrait de baisers.... Mais qui aurait dit, qui aurait dit que ce Parisien viveur et moqueur eût de telles fureurs de passion? Ah! pourquoi n'ai-je pas su lire ce qui se passait en lui? Comme je me souviens de son terrible dernier mot! J'avais déjà la main sur la sonnette et—je croyais que c'était gaiment, moi!—il s'emparait de mon bras, faisait mine de ne point vouloir me laisser, et comme je le repoussais: Alors, dit il, vous voulez donc me faire mourir?".... Mourir! Et j'ai été assez folle pour rire! Et j'ai vite fermé la porte, le laissant dans la rue, m'amusant de sa mine déconfite.... pas bien méchamment, pourtant, puisque dans mon idée je voulais le revoir le lendemain.

(Elle se cache les yeux de la main, comme si un terrible spectacle se présentait à elle.)

Oui, je riais!.... Et le lendemain, le soir, j'apprenais avec stupeur que Robert était mort.... qu'il s'était tué!.... Et je demeurais éperdue, affolée, me sentant responsable de cette mort.... Il m'aimait plus que je ne le croyais, puisque, pensant que je resterais insensible à ses prières, il m'avait fait le sacrifice de sa vie.... Dans sa fierté, il ne me laissait pas un mot, pas même,—et c'était encore une suprême délicatesse, cela!—quelques lignes de reproche, quand il aurait pu me maudire!

(Elle se rapproche encore de la tombe et en étreint nerveusement la grille de sa main gantée de noir)

Ah! s'il m'avait demandé une explication décisive.... si j'avais pu lui dire la vérité.... combien j'étais, dans le fond, pas du tout impitoyable!.... Si j'avais pu m'accuser de ma vilaine duplicité féminine!.... Mais non, c'était fini: il n'y avait plus qu'un cadavre!.... Sa fin, c'était mon œuvre!

(Silence.)

Ah! j'en rougis! Dire qu'une abominable fierté s'est mêlée, un moment, à mon désespoir!..... Oh! le cher mort, avec ce trou dans la tête, par où s'était échappée la vie!.... Du moins, mon Robert, tu as été bien pleuré, et je me suis enfermée, depuis l'exécrable jour, dans un deuil immense!.... Une veuve, oui, cher aimé, je suis ta veuve, une veuve que rien ne saura consoler!... J'ai l'enthousiasme de ma douleur, mon deuil sera sans fin!..... Rachèterai-je jamais, par mes sanglots, l'espèce de crime dont je m'accuse!....

III

La dame s'abîme dans une méditation pleine d'angoisses.

Un homme s'est lentement approché, sans qu'elle s'en aperçoive; il se dirige vers la tombe de Robert, reste un moment étonné de voir, auprès du monument, cette figure tragique de la Douleur, et sa surprise redouble quand il reconnaît en l'affligée la jolie comédienne dont il a naguère été le camarade.

Au bruit de ses pas, celle-ci s'est retournée, avec un mouvement de dépit; il semble qu'elle n'admette point, dans son exclusif chagrin, qu'un étranger se mêle à des regrets que seule elle a, lui paraît il, le droit de garder.

L'AMI, lui tendant les mains.

Vous ici, ma petite Jeanne?... Comment! après un an!.... Savez-vous que cela est merveilleux de conserver si longtemps le souvenir d'un mort?

LA DAME.

Oh! moi.....

L'AMI.

Peste! comme vous dites ça!... Ce malheureux Robert, tout de même, lui, si solide, si vivant!..... Quelle fin absurde, hein?

(La dame a un léger geste de protestation. Douloureuse, oui; m